DHIP IHA

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/1 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.1.53500

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

perspectivia.net
Die Publikationsplattform der Max Weber Stiftung

BSB Bayerische StaatsBibliothek

nius.../A. Theiner, Annales ecclesiastici, XXVIII, Bar-le-Duc 1874, ²1887, 510 – Richard, Analyse II 475f. – F. B(oncompagni), Concilio di Angers (1448), in: Dizionario dei concili 1 (1963) 40 – Répertoire des visites pastorales de la France I/4, Paris 1985, 492. – Im Rahmen seiner bislang ungedruckten Augsburger Habilitationsschrift über die Synoden in Deutschland, Frankreich und Italien von 1215 bis zum Tridentinum hat auch J. Leinweber dieses Konzil behandelt. Zu einigen der in Nantes und Angers erörterten Themen wie »Fêtes des fous« und »Charivari« (428f., 431, 451, 461) liegen vorzügliche Untersuchungen aus jüngster Zeit vor, auf die hinzuweisen auch im Rahmen einer Edition sinnvoll wäre: J. Heers, Fêtes des fous et carnavals, Paris 1983 – J. Le Goff/J.-Cl. Schmitt (éd.), Le Charivari, Paris 1981.

Wenn übrigens in Angers die Reformdekrete des Basler Konzils (1431–1449) keinen Niederschlag fanden, wie auch sonst offensichtlich keine Rezeption der Beschlüsse der großen Reformkonzilien des 15. Jh. erfolgte (vgl. Avril 85), so dürfte das in ganz besonderen Umständen gründen: Der Metropolit Jean Bernard war ein Protegé und Parteigänger der Anjou, die wegen ihrer Abhängigkeit vom Papst in der neapolitanischen Sukzessionsfrage zu den konzilsdistanziertesten Kräften in Frankreich überhaupt gehörten. Neuere Untersuchungen im deutschen Raum (Eichstätt, Freising, Regensburg) haben ergeben, daß Basler Reformdekrete stricto sensu durchaus rezipiert wurden, eigene erste Recherchen für Frankreich zeigen ein ähnliches Bild (z.B. Lyon, Soissons, Avignon). Es darf also keinesfalls von Tours auf das gesamte Königreich geschlossen werden! Im übrigen sind trotz dieser Lage in Basel französische Konzilsväter auch aus dem Umkreis der Anjou anzutreffen, die in den Akten von 1448 wiederbegegnen wie etwa Jean Bouhale, Jean Jocale oder Guy de Versailles (vgl. H. Müller, Zur Prosopographie des Basler Konzils. Französische Beispiele, in: AHC 14, 1982, 166–170). Sie trugen allerdings die Radikalisierung der Synode unter antipäpstlichen Vorzeichen nicht mehr mit, wie sie dagegen – aus anderen, hier nicht zu erörternden Motiven – von Erzbischof Philippe de Coëtquis und in dessen Gefolge vom Offizial von Tours, Pierre L'Hermite, aktiv betrieben wurde. Nochmals und nachdrücklich betone ich, daß vorstehende Kritik im wesentlichen nur die Präsentation zweier von insgesamt 36 Synoden betrifft, daß sie aus dem speziellen Blickwinkel eigener Arbeiten über die Franzosen und das Basler Konzil erfolgt, während das 15. Jh. nicht zu den Arbeitsschwerpunkten von J. Avril gehört, wie sich beispielsweise auch an seiner – recht populär gehaltenen – Monographie des Peter von Luxemburg zeigt, in der die gesamte, mit politischen Implikationen versehene Diskussion um die Heiligsprechnung dieses Kardinals auf dem Basler Konzil nicht einmal erwähnt wird (La merveilleuse histoire du bienheureux cardinal Pierre de Luxembourg, Avignon 1974). Eine Gesamtwürdigung hat sicher positiver auszufallen, zumal der Herausgeber durch die einleitend erwähnte Vielzahl von Studien zum hochmittelalterlichen Synodalwesen seine Kompetenz hinreichend unter Beweis gestellt hat. Die Geschichte der Kirche von Tours von Johannes Maan wurde vor über dreihundert Jahren geschrieben; dürfen wir von Joseph Avril im Verein mit anderen Fachgelehrten eine neue Darstellung erwarten?

Heribert Müller, Frankfurt am Main

Gerhard Fouquet, Das Speyerer Domkapitel im späten Mittelalter (ca. 1350–1540). Adlige Freundschaft, fürstliche Patronage und päpstliche Klientel, 2 vol., Mainz (Selbstverlag der Gesellschaft für mittelrheinische Kirchengeschichte) 1987, XXXVII–947 p.

Pour qui veut travailler sur l'histoire des chapitres séculiers, l'Allemagne offre assurément plus de possibilités que la France: à des archives conservées en grand nombre, elle joint une production historiographique déjà riche sur le sujet; et en choisissant de travailler sur Spire, G. Fouquet ajoutait à cette matière première une abondante bibliographie sur la ville. On peut regretter que sa présentation des sources soit un peu succincte mais il a pris soin de bien situer

son projet dans cette tradition: son enquête prosopographique sur les chanoines de Spire a pour ambition de montrer le rôle joué par la noblesse dans la rencontre de l'Eglise et de l'Etat au sein d'un chapitre cathédral prestigieux et sensible aux fluctuations de la puissance impériale.

L'enquête menée par G. Fouquet a porté sur 415 individus: 313 ont possédé une des 35 prébendes que comportait le chapitre de Spire entre 1350 et 1540, les autres ne sont jamais parvenus à franchir la difficile étape qui séparait la présentation des titres de provision de l'installation proprement dite. Dans son étude, l'auteur a bien pris garde à ne prendre en compte que les chanoines dûment prébendés pour calculer et présenter les résultats de ses investigations, mais il a consacré un chapitre aux candidats malheureux, qui montre qu'ils possédaient des caractéristiques analogues à celles de leurs collègues plus chanceux. Du moins aurait-il été souhaitable de leur réserver une place à part dans le catalogue biographique: seule la lettre »p« placée après la date de leur présentation au chapitre permet de les repérer. Il est vrai que le partage entre chanoines prébendés et ceux qui n'eurent jamais que des prétentions contestables à porter ce titre est parfois difficile à établir, et G. Fouquet lui même hésite entre plusieurs chiffres (311, 313 ou 316 prébendés?): il était donc d'autant plus nécessaire d'éclairer parfaitement le lecteur.

Les notices biographiques présentées dans le second tome sont normalisées; les renseignements sont ventilés dans 11 rubriques, toujours classées dans le même ordre, mais avec une numérotation qui change en fonction de leur nombre (toutes ne sont pas toujours remplies); elles sont consacrées à:

- des repères chronologiques
- l'origine familiale
- l'identification des parents
- la formation
- la carrière ecclésiastique
- les fondations
- le rang dans les ordres
- la situation économique
- les données concernant la vie privée
- les fonctions
- des remarques complémentaires.

Cette énumération montre quelle mine de renseignements constitue le second volume; même un historien peu familier du monde germanique y trouvera de quoi piquer sa curiosité, car le chapitre de Spire était riche en personnalités de renom: Konrad von Soest, Mathieu de Cracovie, Eneas Silvio Piccolomini firent partie de la compagnie. Ces quelques noms conduisent d'autant plus à regretter que G. Fouquet n'ait prêté que peu d'attention aux phénomènes culturels. La précision est en revanche très grande en ce qui concerne la carrière ecclésiastique de ces personnages ainsi que leurs origines familiales: ce dernier point est à Spire d'une importance primordiale et G. Fouquet a décrit les clans, leurs alliances et leurs stratégies avec la plus grande minutie. Dans les nombreux cas de »dynasties« canoniales, les renseignements concernant la famille n'ont pas été répétés pour chaque chanoine et figurent en tête de la notice du premier (selon l'ordre alphabétique du prénom) chanoine de la famille; le souci de ne point se répéter à également conduit G. Fouquet à ne pas reproduire le nom de la famille en tête des notices, mais cela rend malaisé la consultation de l'ensemble du volume. Ce second tome se termine avec les listes chronologiques des dignitaires et l'index commun aux deux tomes.

Pour dresser le bilan qu'il nous présente dans le premier volume, G. Fouquet s'est astreint à définir des catégories et à classer ses chanoines: de nombreux tableaux résument les résultats. Mais il n'a pas cru bon de recourir à l'informatique. Cet outil lui aurait peut-être permis d'être parfois plus synthétique et de ne point céder à la facilité de la nomenclature. Quoiqu'il en soit, les résultats – pleins d'intérêts – sont là, trop nombreux pour être tous ici rappelés. Les plus

significatifs sont probablement ceux qui portent sur le statut social des individus. Parmi les 313 chanoines de Spire, G. Fouquet a dénombré 244 nobles allemands qui se subdivisent eux-mêmes en 10 chanoines d'origine princière, 12 d'origine comtale, 20 issus de la petite noblesse *(Hochfreien)* et 200 de la chevalerie *(Ritteradligen)*. Ces derniers ont particulièrement retenu son attention et lui ont permis de mettre en lumière la manière dont un groupe territorial, celui issu de la petite région du Kraichgau, est parvenu à se rendre maître du chapitre en pratiquant une politique systématique d'alliances et de patronage, le népotisme et le clientélisme. Ces familles – dont la plus représentative, celle des Helmstatt, a donné trois évêques à la ville – formaient aussi le cœur du conseil de l'électeur palatin et se retrouvaient à la cour ou à l'université de Heidelberg. Les 69 chanoines restant sont partagés en deux groupes, en fonction de critères qui ne sont pas des »statuts sociaux« à proprement parler: 43 furent titulaires de fonctions, principalement à la cour palatine, et 26 sont désignés pour avoir été des curialistes, au sens pontifical du terme.

Au total, G. Fouquet a réalisé une belle étude d'histoire sociale qui est aussi une contribution à l'histoire du Palatinat et à sa place dans l'ensemble du Reich avant les bouleversements de la Réformation.

Hélène Millet, Paris

Walther Prevenier, Wim Blockmans, Die burgundischen Niederlande (aus dem Niederländischen übersetzt von Rolf Erdorf), Weinheim (Acta Humaniora) 1986, 4°, 406 S., 335 Abb.

Wie jeder Gegenstand hinterläßt auch ein Buch einen ersten Eindruck beim Betrachter: Bei diesem ist er rundum positiv. Zwei ausgewiesene Gelehrte haben einen sachkundigen und dennoch auch für Nichthistoriker verständlich lesbaren Text zu einem Band verfaßt, der zunächst durch seine prachtvolle Ausstattung besticht. Die 335 Abbildungen sind zum großen Teil farbig, oft ganzseitig, und die Reproduktion ist von hervorragender Qualität.

Was den Text betrifft, stellt sich zunächst die Frage, was die Niederlande über die bloße Herkunft der Herrscher hinaus burgundisch macht. Die Autoren antworten dahingehend, daß unter der Herrschaft der Herzöge von Burgund aus dem Hause Valois, die von 1384 bis 1477 eine zunehmende Zahl von Fürstentümern in den Niederlanden unter ihrer Herrschaft vereinten, eine Staatsstruktur, eine wirtschaftliche und kulturelle Einheit entstand, die als burgundisch auch dann noch galt, als nach 1477 das Stammland der Herzöge und einige andere Gebiete an Frankreich, der Rest mit den Niederlanden an die Habsburger fiel.

In sieben Kapiteln wird in anschaulichem, sachbuchartigem, deswegen aber nicht unwissenschaftlichem Text der Zeitraum bis etwa 1530, als die Niederlande zum Randgebiet eines Weltreiches wurden und die burgundische Struktur und Kultur ihr Ende fand, beschrieben. Das erste Kapitel widmet sich der ökologischen Situation unter Berücksichtigung von natürlichen Bedingungen, Siedlungsstruktur und demographischer Entwicklung. Es folgt die Behandlung der Landwirtschaft, dann die des städtischen Wirtschaftslebens mit seinen Produktionsformen, den Handelsverbindungen und seinem Kapitalmarkt. Das vierte Kapitel macht den gesellschaftlichen Aufbau anschaulich. Erst danach folgt die Darstellung des politischen Bereichs, des Zusammenwachsens vieler unabhängiger Territorien zu einer staatlichen Einheit. Schließlich widmet sich ein Kapitel dem heute noch am ehesten sichtbaren Überrest aus der Zeit der burgundischen Niederlande: der »burgundischen« Kultur mit ihren herausragenden Leistungen in vielen Bereichen der Kunst und des Kunsthandwerks. Unter der Überschrift »Das goldene Zeitalter« werden endlich die Ergebnisse zusammengefaßt und ein Ausblick gegeben. Das Gewicht der Abschnitte ist unterschiedlich. Deutlich geben die Autoren die Wirtschaftsgeschichte als ihre Domäne zu erkennen, während so manches in den Kapiteln über »Stände und Klassen« und »Staat und Gesellschaft« Gesagte nicht ganz